

Quelle belle lumière sur le pâturage

C'était juste après-midi. J'avais pique-niqué dans la cabane à laquelle je reviendrais bientôt. J'y avais fait un repas somptueux à ma manière, pain et fromage, un bon coup de rouge qui m'avait mis quelques étoiles dans la tête et un café avec du chocolat. Quoi de mieux ? J'étais ainsi reparti sur mon tracteur le cœur en fête. Je quittais l'ombre pour la pleine lumière du pâturage. J'étais en somme heureux, tout à fait chez moi sur ce vaste territoire, mon véhicule devant me mener en multiples soubresauts sur les grosses pierres du chemin au chalet où je devais aller chercher les perches qui me manquaient. En pleine lumière. Sur ma terre, et bien que celle-ci fût à mes enfants depuis plus de dix ans. Qu'importe. Je connais chaque bosse du chemin, chaque pierre, le tracteur sursaute et me secoue. Comme un prunier. Je passe, je ralentis là où ça fait mal. J'accélère dès qu'il y a un bout de plat. Si l'on peut parler d'accélérer sur un terrain si difficile et avec un tel véhicule. N'empêche, il me mène là où je le veux. Et lui aussi, bien qu'il n'ait pas bu un bon coup, il est heureux. Il ronfle. Il ne fait jamais défaut. Il vous livre la mélodie étonnante de ses deux pistons. Un deux temps, vous dis-je. Un tracteur qui n'a que onze ans de moins que moi. Il nous a accompagné une bonne part de notre vie. Il en fait partie. Pour moi, ici, sur ce territoire, sans lui je serais nu, condamné à des travaux minables, tandis que celui-ci, tirant sa remorque tout aussi vieille que lui – c'est Meyer qui l'a construite – me permet d'en charrier, du commerce. Je lui en sais gré. Je l'aime, à vrai dire. Comme j'aime son gros bruit, là, au milieu du pâturage, sans déranger personne. Et même l'odeur du mazout quand je pèse sur un petit bouton et que ça démarre plus facilement. Je dérange même pas les oiseaux qui passent, là-haut dans le ciel. Les mammifères un peu plus que je ne vois jamais, effrayés sans doute par ce passage bruyant, encore qu'ils savent à l'évidence qu'ils ne risquent rien. Que le conducteur, un homme, n'est en rien belliqueux et les laissera tranquille là où ils sont cachés.

Maintenant je monte la pente qui conduit au chalet. Le chemin est de meilleure allure. On se secoue moins. On avance plus vite. On met des gaz. De bleu, ce tracteur, il est enragé aujourd'hui. Il est comme le soleil qui rôtit les pâtures devenues toutes brunes en seulement quelques jours. Un plein soleil, du matin au soir, sans nuages. Ça rôtit. Ça brûle. Ça carbonise. Les pneus laissent des traces blanches dans l'herbe grise.

Une fois de plus ça manque d'eau. Tant pis pour aujourd'hui. Juste venir chercher des perches. Et retourner à la cabane. Et là-bas, encore dans l'euphorie du verre que j'ai bu à midi, empoigner le boulot à bras le corps. Remettre des perches aux barrières, nettoyer, faucher, faire tout beau propre. Et puis remettre la table d'aplomb. Je vous l'assure, cette cabane, elle bouge, elle s'incline. Je l'ai restaurée dix fois. C'est long quand même, une vie, que je me dis. Est-ce possible ? Surtout que l'on m'en ait accordé autant. Mais t'inquiètes, le reste ne sera plus aussi long. Le reste sera court, même. Tu le sens. Tu ne vas plus la restaurer dix fois, même pas la moitié, même plus une seule fois peut-être. A

d'autres. Tu as fait ta part de boulot. Tu as eu plus que ta ration, quand tu y réfléchis.

C'est vraiment une journée chaude. On ne la craint pas trop, ici dans l'ombre des grands arbres. Tiens, celui-ci est mort. Faudra l'abattre. Il fait l'angle. Pas qu'il aille tomber sur le cabane lors de l'abattage. La forêt, mes amis, je vous le dis, elle se meurt. Je parle des sapins, les feuillus résistent mieux. Elle se meurt, vous-dis-je. Tu tournes les dos, et hop, là-bas, entre deux grandes plantes, un arbre est brun, tout sec. En un mois, en deux semaines, il a tourné, comme ils le disent, les professionnels. Comme ils disent aussi pour les arbres qui ont atteint un bel âge et qu'il serait temps de les couper, qu'ils sont mûrs. Comme des fruits. Produit de consommation en même temps qu'entretien de la forêt. Faut la voir comme quelque chose de vivant qui bouge et change sans cesse, malgré ce qu'on croit, et non comme un biotope figé. Ca pousse. Ca meurt. Ca tombe. Il faudrait toujours être là pour la jardiner, une forêt. Ce n'est plus tellement de mode. Des choses que je vous raconte comme ça, alors que je me suis assis sur mes plots et que je contemple l'intérieur de ce modeste refuge, que je regarde la belle lumière qu'il y a dehors, vue par la porte grande ouverte. Il fait chaud partout. On est tranquille, n'empêche, pour ces quelques minutes de réflexion, de saine philosophie. Avant de remballer tout son chenit, le mettre dans la remorque et retourner au chalet le cœur content. Notre journée n'aura pas été tout à fait inutile. Pas vrai ?



L'Hôtel du Bûcheron dans la splendeur des années passées



Pas très loin le chalet. Au secours, le pâturage brûle !